

O : océan

J'ai vu la mer pour la première fois assez tard pour qu'elle ait eu le temps d'acquiescer dans mon esprit des dimensions qui condamnaient d'avance à la déception ce premier contact. Du reste, c'était l'océan, et pas la mer. Mais l'un comme l'autre occupaient une place de choix dans l'histoire de la famille. On avait même presque l'impression qu'ils en étaient tous deux les ancêtres mythiques. Ma mère ne manquait jamais l'occasion de rappeler qu'elle était née près de la mer, au Havre, d'où elle s'était empressée de partir dès que possible pour s'éloigner, autant que faire se pouvait, de son père. Dans les longs récits qu'elle faisait de son enfance elle peignait ce père comme un pur père fouettard (tu vois la chance que tu as), mais quand elle parlait de la mer, qu'elle avait fuie, un sourire d'extase se disposait automatiquement sur son visage. Pourtant, elle s'était bien gardée de

remettre jamais le pied au bord de cette mer, où elle n'avait d'ailleurs jamais trempé l'orteil, vu qu'elle ne savait pas nager, ainsi qu'elle le rappelait à chaque fois avec, aurait-on dit, une sorte de fierté coquine. Mais ensuite son sourire reprenait le pli de l'extase, et elle répétait un certain nombre de fois ah-la-mer, invocation qui finissait vaguement par se confondre pour moi avec celle de sa *mère*, disparue prématurément et qui, pour cette raison, apparaissait dans les souvenirs de sa fille comme une figure angélique, autrement dit antithétique à celle de son géniteur, de ce côté-là, déjà, vous voyez un peu l'embrouillamini.

Côté père, c'était encore pire. Comme je l'ai proclamé partout en mainte occasion, ce père avait vu le jour dans une île, la plus lointaine, paradisiaque et délibérément tropicale. Il en était parti dès l'adolescence, pour n'y plus retourner. Mais tout l'appartement étant encombré de cendriers de nacre, de tapis de pandanus et de tableaux de Gauguin, on ne pouvait pas oublier un seul instant que le chef de famille était né près de et même pratiquement dans, pour ne pas dire *de* l'élément marin, comme Vénus, tant le morceau de terre où il avait passé ses premiers ans était de dimensions dérisoires, comparé aux étendues d'eau qui l'entouraient.

Quant à nous, nous habitons le point du territoire national le plus éloigné de tout rivage, mer ou océan. L'angle le plus continental, comme s'il avait fallu se tenir aussi loin que possible des flots pour

leur garder le bruissement de coquillage que font les souvenirs et l'éclat des mille feux qui baignent les vies antérieures.

On pouvait dire la mer même s'il s'agissait de l'océan, quoique pas l'inverse. Sur la lampe en forme de globe terrestre, le bleu pâle, cependant, était partout, s'insinuant ou se déployant entre les terres sans solution de continuité, sauf qu'à certains endroits il s'appelait océan et à d'autres mer. Qu'était en définitive cette étendue d'eau indifféremment masculine ou féminine, tantôt refermée comme un o, tantôt ouverte à tous les vents que suggérait l'er suspendu de sa finale, mais s'appelant océan justement dans ce dernier cas, et mer dans l'autre.

Pour se la représenter, il y avait Tintin. Il y plongeait et nageait pour un oui ou pour un non sans réticence, ou la parcourait dans un petit sous-marin en forme de requin, transparente et bien éclairée jusqu'en ses ultimes profondeurs. Dans *Les Cigares du pharaon*, il se réveillait à sa surface dans un sarcophage douillet qui avait tout de la couchette, et même plus tard, quand les eaux devenaient agitées et qu'une grosse vague s'incurvait au-dessus de lui pour l'engloutir, c'était dans un vaste étirement voluptueux qui paraissait plutôt préluder à un autre moelleux sommeil. La preuve, on retrouvait le jeune reporter à la vignette d'après, ragaillard et frais comme l'œil.

Rien ne semblait donc interdire de se représenter la mer ou l'océan, qui en fin de compte paraissaient être la même chose, à partir de la baignoire, et de se figurer qu'ils étaient pareils en plus grand, autrement dit qu'ils consistaient en une masse d'eau tiède, dont le bleu, par contagion avec celui des sels de bain, prenait dans l'image qu'on s'en faisait un parfum de lavande.

Évidemment, on n'était pas idiot, on savait bien que la mer pouvait aussi être *mauvaise*. C'était bien pour ça qu'on jouait au naufrage le dimanche matin. Le dimanche matin il y avait un moment de flottement entre celui du lever et celui où la mère faisait les lits, on employait ce laps de temps à se vautrer dans le lit du père et de cette mère, qui était plus large que le nôtre, et à jouer au naufrage, c'est-à-dire à faire du matelas de ce lit le pont d'un navire balayé par les vagues, que figuraient les draps et les couvertures. On se dressait sur ce pont, c'est-à-dire sur ce matelas, on s'efforçait de tenir debout mais le vent déchaîné inclinait le vaisseau (style galion, frégate et autres goélettes, le pyjama, dont les jambes remontaient toujours en se plissant sur les mollets, évoquant parfaitement la tenue des marins de l'époque, soit chemise bouffante, culotte s'arrêtant sous le genou, pieds nus), et on retombait en roulant, emporté par la lame (les draps) dans une mort onctueuse. Au bout d'un moment la mère entrait, le visage pas du tout extatique, disait qu'on fatiguait les ressorts du sommier, mettait fin au jeu.

Enfin, on est allé en vacances en Vendée. Au bord de l'océan, ça nous avait bien été expliqué. Mais quand même. Où était la mer. Au lieu de clapoter, tiède et du bleu prévu, pratiquement au pied des maisons, comme sur les images, elle formait le premier jour un petit trait gris au fond d'un immense terrain vague humide et glacial, ponctué de flaques. Quelle surprise. Puis, deux jours après, au même endroit, plus de terrain vague, mais une masse verte et franchement agitée d'eau opaque, dont on sortait violet de froid. Tel était donc l'océan. Brutal, insaisissable, pas tiède pour deux sous, incarné alternativement dans des avatars revêches sans parenté aucune ni avec une baignoire ni avec un lit. Il y avait donc quand même après tout deux choses, la mer, bleue, clapotante, arrondie comme un bassin dans lequel on patauge, qui devait bien exister quelque part, et l'océan, vaste, contradictoire, plus ou moins féroce. Et, en même temps, ces deux choses étaient d'une certaine façon la même chose. L'océan, c'était en somme la mauvaise mer.

Plus tard, naturellement, ma vision s'est complexifiée. J'ai constaté qu'il y avait des mers qui avaient tout de l'océan, comme celle de la mère, la Manche, et des océans qui, comme le Pacifique, dont l'initiale confirmait bien l'essence fondamentalement paternelle, formaient entre récif et plage un aquarium tiédasse et peu profond où barboter. Au bord de cet aquarium, je me suis longuement morfondu, par esprit de contradiction et manque d'appétence pour le tamouré. Attendant le moment de pouvoir enfin quitter les lieux paradisiaques

que j'avais eu l'imprudence de vouloir venir voir. Les yeux désespérément fixés sur l'étendue d'eau sans limites qui commençait au-delà du lagon et dont le bleu me paraissait d'une intensité ironique, j'ai songé qu'on ne peut se fier à rien, ni aux souvenirs d'enfance ni aux mots.

Pierre Ahnne